

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA FÉE DE KERBADEN

CONTE DE NOËL

Il y avait une fois un grand garçon qui, la veille de Noël, se lamentait au bord de la fontaine de Kerbaden.

—Vraiment, disait-il, je suis bien malheureux ! Quelle différence entre le sort de mon ami Jean et le mien. Jean est riche, Jean est beau, Jean est aimé de Suzette. Moi, je n'ai pas un sou vaillant et toutes les filles se moquent de moi. Il est vrai que j'ai les jambes torses, des genoux cagneux, un corps maigrelet, des cheveux carotte et un nez si rouge, si rouge, que l'on m'a surnommé Coquelicot. Vais-je donc trainer longtemps une vie si misérable ? D'où me viendront le secours et le réconfort ? Jadis il y avait des fées pitoyables aux désespérés ; il ne faudrait rien moins que leur intervention pour me tirer d'affaire. Ah ! s'il en venait une et si seulement elle me donnait un petit bout de talisman, comme j'en userais sagement et discrètement.

Il parlait encore quand l'eau de la fontaine s'irisa de tous les tons de l'arc-en-ciel. Du lit de gravier qui tapissait le fond de la source jaillit un bouillonnement au milieu duquel apparut une femme plus belle que le jour et qui portait une étoile au front.

—Tu m'as invoquée, Coquelicot, dit-elle d'une voix si douce qu'on aurait dit une musique. Ne tremble pas. Je suis la fée de Kerbaden et je viens à ton secours.

—Ah ! bonne fée !

—Je m'étais pourtant promis de ne plus m'occuper des hommes qui ont toujours abusé des dons que je leur ai faits ; mais tes plaintes m'ont touchée et je vois que tu es animé de bonnes intentions. Je vais donc faire encore une expérience en ta faveur.

—Bonne fée, que je vous remercie !

—Retiens bien ce que je vais te dire. Désormais toutes les fois que tu exprimeras un vœu à haute voix, ce vœu se réalisera aussitôt ; mais, prends-y bien garde, ce que tu auras demandé et obtenu ainsi sera irrévocable. Il ne te sera pas possible de refaire ce que tu auras défait. Réfléchis donc bien avant d'accepter.

—C'est tout réfléchi, dit Coquelicot, et je ne risque rien d'accepter. Je ne serai pas assez bête pour demander une chose qui ne me serait pas avantageuse.

—Tu le crois ?

—J'en suis sûr.

—Soit, dit la fée, mais fais bien attention. Il n'est pas si facile que tu le supposes de bien user d'un grand pouvoir.

Sur ces mots, elle toucha son protégé du bout de sa baguette et elle s'évanouit dans les airs.

Resté seul, Coquelicot se frotta les yeux, se tâta la tête et se pinça le bras. N'était-il pas le jouet d'un rêve ? autour de lui, rien ne rappelait la vision qu'il venait d'avoir. Il se pencha sur la source. L'eau, redevenue calme et pure comme un miroir, refléta sa grotesque personne, son nez fleuri et ses jambes cannelées. Ah ! ces jambes ! Etaient-elles laides !

—Je voudrais, dit Coquelicot avoir les plus belles jambes du monde.

Aussitôt ses jambes se transformèrent. De torses, elles devinrent droites ; de petites elles devinrent grandes. Ses genoux se décagnèrent, ses mollets s'enflèrent, ses chevilles s'effilèrent. En un instant, Coquelicot qui avait l'habitude de voir la terre d'assez près, se trouva hissé sur des jambes superbes qui eussent fait la fortune d'un suisse de cathédrale et la gloire d'un hercule.

—Je suis un peu haut, pensa Coquelicot. Pourvu que je n'aie pas le vertige.

Il l'eut ; mais pas longtemps et bientôt il songea à continuer sa transformation.

—Je voudrais avoir la plus belle tête d'homme qui soit au monde.

Aussitôt le miroir de la fontaine, au lieu de ses chevenx queue de vache et de son nez de braise ardente lui fit voir la tête charmante et fine de l'Apollon du Belvédère : un nez grec d'une pureté admirable, des yeux grands et doux, des traits fiers, des cheveux noirs élégamment rejetés en arrière.

Une belle tête, en vérité, une tête de poète et d'artiste ; mais peut-être n'allait-elle pas tout à fait bien avec les jambes neuves. Il y avait trop de distinction dans le chef et trop de force à la base, et les deux extrêmes étaient réunis par un corps d'avorton du plus pitoyable effet.

—J'aurais dû, pensa Coquelicot, me transformer en gros, au lieu de me transformer en détail. Bah ! ce qui est fait est fait. J'ai paré au plus pressé. C'est assez pour aujourd'hui. J'aurai le temps plus tard, de chercher à rassortir un beau corps avec ma belle tête et mes belles jambes.

Coquelicot, très content, se dirigea vers le village. Il brûlait de se montrer sous sa nouvelle forme.

La première personne qu'il rencontra sur la route ce fut Jean.

—Eh ! bonjour, l'ami Jean.

Mais l'ami Jean ne voulait pas reconnaître l'ami Coquelicot et celui-ci eut bien de la peine à le persuader. Cependant, quand il eut conté son entrevue avec la fée, Jean n'osa plus douter.

—Je te crois, dit-il ; mais pendant que tu étais avec la fée, tu aurais bien dû lui demander une culotte.

En effet, Coquelicot était assez cocassement accoutré dans sa vieille culotte. Comme elle ne s'était pas allongée en même temps que les tibias, elle ressemblait à un méchant caleçon.

—Bon ! dit Coquelicot, je désire être vêtu comme un prince.

Aussitôt, il se trouva couvert des pieds à la tête de brocard d'or enrichi de pierreries.

—Que tu es beau ! fit Jean émerveillé.

—Assez ! répondit Coquelicot. Maintenant, Jean, tu vas aller au village.

—Je ne peux pas. J'ai affaire aux champs.

—Qu'est-ce que c'est ? fit Coquelicot furieux. Quand je commande, j'entends qu'on m'obéisse. Veux-tu que je te change en âne et que je te confie au gourdin du meunier ?

—Non, non !

—Alors cours à Kerbaden ; prends aux gens quelle est ma puissance et invite de ma part tout le monde à ma noce, qui aura lieu aujourd'hui même dans mon château.

—Tu as un château, Coquelicot ?

—De quoi se mêle cet impertinent ? Fais ce que je te dis et ne te permets plus de m'interroger.

Jean fit diligence et quand Coquelicot arriva à petits pas sur la place, la foule rassemblée l'attendait. Elle resta ébahie en le voyant si beau et tout vêtu d'or.

—Ne me regardez pas comme des oies, dit Coquelicot. C'est bien moi et j'ai l'intention de vous régaler.

—Vive Coquelicot !

—Je veux, dit alors le protégé de la fée, je veux qu'un superbe château s'élève sur cette place et qu'un festin royal y soit servi pour moi et pour les gens de Kerbaden.

Aussitôt le château s'éleva par enchantement, avec des tourelles en poivrières, un perron monumental et une cour d'honneur au milieu de laquelle se dressait une statue équestre de Coquelicot.

—Entrez, mes amis, dit Coquelicot, vous êtes chez moi. Et vous, monsieur le notaire, ne manquez pas d'apporter votre écritoire.

Dame, on hésitait. On avait un peu peur de toute cette diablerie ; mais quand Coquelicot eut donné l'exemple en gravissant les marches du

perron, le désir de faire un bon repas et la curiosité de voir le château l'emportèrent sur la crainte. La foule se rua dans la salle à manger.

Coquelicot invita ses convives à s'asseoir autour de la table. Il réserva seulement quelques places en face et à côté de lui.

—Elles sont destinées, dit-il, à celle qui sera bientôt ma femme et aux membres de sa famille. Car, mes amis, je vais me marier. Je ne sais pas encore avec qui, mais vous n'allez pas tarder à le savoir.

Alors, prenant un ton solennel de magicien, Coquelicot dit à haute voix :

—Je veux être aimé de la fille la plus jolie et la plus sage de Kerbaden. Je veux qu'elle vienne m'embrasser et se placer à côté de moi.

Tout à coup, Jean qui tenait la main de Suzette et qui espérait bien l'avoir pour voisine de table sentit la jeune fille tressaillir. Mue comme par un ressort, attirée par une force irrésistible, elle s'arracha de son étreinte et courut vers Coquelicot.

—Que fais-tu, Suzette ? cria Jean désolé.

—Oh ! mon pauvre Jean, répondit-elle tout en courant, je croyais bien t'aimer ; mais, je le sens maintenant, c'est Coquelicot que j'adore !

Et elle embrassa Coquelicot et elle s'assit à son côté pendant que ses parents s'installaient aux autres places d'honneur.

—Maintenant, dit Coquelicot radieux, buvez, mangez et amusez-vous.

Pour un beau dîner, c'était un beau dîner. Il y avait des moutons entiers couchés sur des plats d'argent, des montagnes de poulardes et les petits cochons couraient tout rôtis autour de la table, la fourchette dans le dos. En prenait qui voulait. Si vous aviez été là, vous en auriez goûté comme les autres.

Aussi, tout le monde s'amusait, excepté Jean, qui allongeait sa sauce en pleurant dans ses assiettes sur l'ingratitude des femmes et la méchanceté des amis.

Coquelicot était de bonne humeur. Il trouvait sa cuisine excellente et le festin servi par des pages dans de la vaisselle plate et dans des cristaux fins le remplissait de vanité satisfaite. Goulûment, il mangeait de tous les plats et buvait de tous les vins. Entre deux bouchées, il adressait un mot galant à la jolie Suzette qui rougissait chaque fois.

Ah ! la vie était belle ainsi. Beau, riche, puissant, aimé, que pouvait-il souhaiter de plus ? Il vivait dans la splendeur de ses rêves réalisés. Mais la tristesse de Jean le mécontentait cependant. Il n'était pas sans affection pour ce brave garçon qui lui avait toujours témoigné de la sympathie et qui l'avait défendu quand on le battait. Certes, il n'avait pas songé un seul instant à lui prendre sa fiancée et quand il avait demandé à la fée de se marier, il ne pensait pas qu'il allait assurer son bonheur au détriment de Jean. Mais maintenant que c'était fait, c'était irrévocable.

Tant pis pour Jean. C'était la fatalité qui poursuivait ce pauvre garçon. Aussi bien chacun son tour. Jean avait été heureux jusque-là et Coquelicot malheureux. Les rôles étaient renversés maintenant. Coquelicot en prenait facilement son parti. Il réfléchissait à ces choses quand un éternement se fit entendre.

—Atchi ! fit la mère de Suzette.

Sans songer à mal, Coquelicot lui répondit par ce dicton qui était proverbial à Kerbaden :

*Dieu vous bénisse,
Vous rabouïnisse,
Et vous rende le nez comme j'ai la cuisse.*

Soudain voilà que le visage de la future belle-mère de Coquelicot se décompose. Le nez de la bonne femme, qui était camard, s'allonge et grossit démesurément. Une montagne de chair se dresse à la place de la modeste éminence qui s'élevait entre les yeux et la bouche. Elle s'enfle, elle s'enfle

jusqu'à ce qu'elle ait atteint tout juste les proportions de la cuisse neuve, de la cuisse énorme de Coquelicot. C'était horrible et monstrueux.

Suzette crie et pleure :

—Qu'as-tu fait, mon Coquelicot ?

Coquelicot est très vexé. Il cherche une défaite, et devant la galerie qui l'observe il n'ose avouer franchement son imprudence et exprimer ses regrets. D'ailleurs, ce qui est fait est fait, et l'on ne revient pas sur l'irréparable. Puis, les fumées du vin lui montent au cerveau.

—Bah ! dit-il ; qu'est-ce que cela fait ? C'est ma belle-mère. Des belles-mères, il n'en faut plus !

On rit dans l'assemblée. Mais l'accès de gaieté est de courte durée, car on s'aperçoit avec stupeur que la mère de Suzette a disparu. Le vœu de Coquelicot s'est réalisé. La place de la belle-mère est vide, il n'en reste plus trace.

Suzette jette un cri et se précipite sur Coquelicot. Celui-ci a peur et se défend :

—Suzette, tu ne m'aimes donc plus ?

—Je t'aime et qui aime bien châtie bien. Qu'as-tu fait de maman ? Je vais t'arracher les yeux. J'en mourrai peut-être de chagrin ; mais je ne puis faire autrement. J'en atteste toutes les filles ici présentes.

—Oh ! dit Coquelicot, toutes les filles et toi, je voudrais vous voir à cinq cents lieues d'ici.

Crac ! voilà que Suzette et toutes les filles disparaissent. On a su depuis qu'elles avaient été transportées à cinq cents lieues tout juste de Kerbaden, car ce que Coquelicot souhaitait devait s'accomplir à la lettre.

Quand, tout à coup, au milieu d'un repas animé où chacun est placé à côté de sa chancune, les femmes s'en volent pour ne plus revenir, cela jette toujours un certain froid. Ce jour-là, le froid fut intense. Coquelicot essaya cependant de réagir.

—Allons, mes amis, dit-il, allons ! rien ne vaut un dîner d'hommes. Buvons un coup et soyons gais.

Dans l'assistance, les hommes qui venaient de voir les effets saisissants de la puissance de Coquelicot tremblaient comme des feuilles ; mais Jean ne tremblait pas. Il se leva et dit :

—Coquelicot, personne n'a le cœur à la gaieté ici. Ta tyrannie et ta sottise nous ont tous désespérés. Il n'y a plus de fête possible pour nous.

—Ma sottise ! cria Coquelicot tout rouge. Ma sottise ! Je voudrais te voir mort, toi et tous ceux qui ne s'amusez pas quand je l'ordonne.

Alors ce fut épouvantable.

Les bras de tous les convives cessèrent de remuer et retombèrent le long de leur corps ; leurs visages se décolorèrent et se raidirent dans une immobilité cadavérique.

Les yeux seuls, fixes désormais, semblaient garder un semblant de regard. Coquelicot se trouva présider une table où siégeaient cent cinquante morts.

Ainsi, en quelques instants, il avait détruit son bonheur, ruiné son pays natal, sacrifié toute une population à sa sottise vanité. Il comprit alors l'immensité de sa faute. Il s'arracha les cheveux et telle fut sa colère contre lui-même que sans bien songer au sens précis des mots qu'il prononçait, il laissa échapper de ses lèvres les paroles suivantes :

—Si l'on a jamais vu plus bête que moi, je veux que le diable m'emporte !

Le diable vint avec sa fourche et l'emporta dans sa hotte. Une, deux, à la chaudière.

Ce ne fut pas un grand mal ; mais ce qui est plus regrettable, c'est qu'après cette expérience fâcheuse, les fées tinrent conseil et décidèrent qu'il n'y avait plus lieu d'accorder des faveurs aux hommes, puisqu'ils en usaient si mal.

Et maintenant, l'on a beau pleurer au bord des fontaines, même la veille de Noël, les fées ne se laissent plus attendrir par nos plaintes.